

connu : ce fut une boucherie. Tous les principaux créoles alliés aux Espagnols, et qui s'étaient réfugiés avec eux dans l'Alhondiga, partagerent leur sort. Une seule famille perdit dix-sept de ses membres. Il n'y a pas d'expression pour peindre la férocité des Indiens. Pas un Européen ne trouva grâce devant eux ; ils se vengeaient en barbares sur les descendants des Espagnols du seizième siècle, de tous les maux qui avaient affligé leurs ancêtres aux jours de la conquête.

Les Européens ayant transporté dans le fort tout ce qu'ils avaient de plus précieux, le butin fut immense. On l'estima à cinq millions de dollars, vingt-cinq millions de francs. La possession de ce trésor changea tout à coup la position de Hidalgo ; et ceux qui avaient traité son entreprise de folie, commencèrent à la juger autrement. Tous les yeux au Mexique se tournèrent avec anxiété sur les révoltés de Dolores, et le gouvernement s'inquiéta d'une insurrection qui, bien conduite, avait des chances de triomphe.

La première pensée d'Hidalgo fut de récompenser son armée ; il lui distribua les propriétés des Espagnols de Guanajuato. Telle fut l'activité des Indiens pour détruire, que, dès le lendemain de l'affaire, pas une maison, appartenant à un Européen, n'était debout. Ils se livrèrent aux plus grands excès pendant leur séjour dans cette grande et belle ville (\*). Hidalgo n'avait ni le pouvoir ni peut-être la volonté de les arrêter. Il n'ignorait pas que la lutte dans laquelle il venait de s'engager, était une lutte à mort, et il n'était pas fâché de voir ses adhérents

(\*) Nous trouvons dans les mémoires sur la révolution mexicaine, par M. Robinson, que le sac de Guanajuato dura trois jours, pendant lesquels les Indiens firent main basse sur tous les Espagnols, sans distinction d'âge et de sexe. Ces Indiens succombaient sous la charge de lingots d'or et d'argent, de dollars et de doublons. Après le pillage, ils offraient ces doublons pour quatre reaux chacun (un demi-dollar), ne les considérant point comme monnaie, mais seulement comme des médailles.

se compromettre de manière à rendre toute réconciliation impossible. Ceci nous explique l'indiscipline des premiers insurgés, indiscipline qu'il était si facile de réprimer, et que, dans la suite, on ne reprocha plus aux soldats de Morelos. Ce n'était pas la fermeté qui manquait à Hidalgo ; il en donna plus d'une preuve dans sa courte campagne. Il montra même quelques talents d'administration pendant le peu de temps qu'il occupa Guanajuato ; il y fit battre monnaie ; il y fit fondre des canons avec les cloches trouvées chez les Européens, et pourvut aux besoins des différents services, autant que les moyens qu'il avait à sa disposition pouvaient le lui permettre. A ce début de sa carrière se rattache toute la célébrité de son nom. Ce nom alla bientôt de bouche en bouche dans toutes les provinces ; on vit en peu de jours l'armée des insurgés s'augmenter d'une foule d'hommes avides d'un changement politique, et bien plus encore de pillage. Tous s'empressèrent de reconnaître Hidalgo pour chef, et de recevoir de lui des grades dans l'armée et des emplois dans l'administration.

Le bruit de ses succès consterna les Espagnols de Mexico. Toutefois, le vice-roi Venegas, homme ferme et prudent, ne perdit pas un moment pour assurer la défense de la capitale. Grâce à la sagesse de ses mesures, la tranquillité ne fut pas troublée, et les sympathies qui pouvaient exister en faveur des insurgés, ne purent se manifester. Venegas, d'abord trompé par les fanfaronnades de quelques membres de l'audience, qui soutenaient que le son de la trompette suffirait seul pour dissiper les indépendants, ne tarda pas à voir les choses sous leur véritable jour. Convaincu de la gravité de la situation, il fit arriver en toute hâte les troupes cantonnées à la Puebla, à Orizava, à Toluca, pour couvrir la capitale. Il enjoignit à Calleja, qui commandait la division de San Louis de Potosi, de se mettre à la poursuite de Hidalgo. Il donna le commandement de l'un des plus beaux régiments au comte de la Cadena, né Mexicain,

en vue de s'attacher le parti créole par une marque de confiance ; cette politique adroite ne tarda pas à porter ses fruits. Le comte, qui penchait pour l'indépendance, devint l'un des plus loyaux défenseurs des intérêts de l'Espagne, et alla bravement combattre et se faire tuer pour en assurer le triomphe. La même politique vis-à-vis des créoles fut recommandée à tous les commandants de province. Venegas voulut aussi que l'Église intervînt dans la querelle, et, chez un peuple aussi superstitieux, l'Église n'était pas un auxiliaire à négliger. On semblait mettre en doute la légalité de l'excommunication prononcée contre Hidalgo par l'évêque de Valladolid, d'après ce motif que le curé de Dolores, bien que révolté contre son roi, et criminel de lèse-majesté, n'était point hérétique, et n'avait point commis d'offense contre la religion catholique. Venegas, qui tenait beaucoup à cette excommunication, la fit confirmer par l'archevêque Lizana et par l'inquisition. Ils excommunièrent également les partisans du curé, et tout Mexicain qui s'aviserait de mettre en doute, par la suite, la justice de cette mesure. Tout cela n'empêchait pas la désaffection de gagner du terrain ; Hidalgo le savait, et il se mit en marche, après avoir séjourné très-paisiblement à Guanajuato jusqu'au 10 octobre ; il se dirigea sur Valladolid, où il entra sans coup férir. Les Espagnols s'étaient hâtés d'abandonner cette ville ouverte, dans la crainte de partager le sort de leurs compatriotes de Guanajuato. Hidalgo se voyait alors à la tête de cinquante mille hommes. Il venait de voir passer dans ses rangs un régiment d'infanterie et un régiment de dragons appartenant aux milices provinciales du Mechoacan, deux beaux régiments parfaitement armés et équipés, et manœuvrant bien. Mais la meilleure de ses acquisitions fut celle de don José Morelos, curé de Nucupetaro, son ami d'enfance, qui sut tout d'abord captiver la confiance des insurgés, et que nous verrons bientôt jouer un rôle important sur la scène révolutionnaire.

Hidalgo, après avoir pris le titre de généralissime des armées mexicaines, et changé sa soutane de prêtre contre un uniforme d'officier, se dirigea sur Toluca. Il n'était plus alors qu'à douze lieues de Mexico, dont sept mille hommes réunis par Venegas défendaient les approches. Un de ces corps d'observation commandé par Truxillo, et dans lequel servait Iturbide, celui que nous verrons empereur un jour, fut battu par Hidalgo, le 30 octobre, à Las Cruces, une des passes de la chaîne de montagnes qui sépare la vallée de Mexico de celle de Toluca. Il n'y a de remarquable dans cette affaire que l'ignoble conduite de ce Truxillo, qui engagea un des chefs insurgés à s'approcher de ses lignes, comme parlementaire, et qui fit tirer sur lui et sur sa suite lorsqu'il fut à portée. L'auteur de cette trahison s'en vanta, dans un rapport officiel au vice-roi, comme d'une action méritoire, et le vice-roi, en l'approuvant, sanctionna ce principe, qu'aucune des règles ordinaires de la guerre ne devait être admise avec les révoltés. Toutefois, cette victoire, et l'approche de l'ennemi, alarmèrent tellement Venegas, qu'il crut devoir appeler à son aide la Vierge de los Remedios, toute-puissante sur l'esprit du peuple, et dont l'image, conservée dans un village voisin, était l'objet d'un culte particulier. Cette image fut portée processionnellement en cérémonie sur le maître-autel de la cathédrale ; puis, le vice-roi, en grand uniforme, alla, à la tête de son état-major et des principaux fonctionnaires, lui rendre hommage et l'invoquer ; il la pria de vouloir bien accepter le gouvernement du pays, et termina sa harangue en déposant à ses pieds son bâton de commandant.

Si cette puissante protectrice inspira au curé de Dolores la funeste résolution de s'arrêter en vue de la capitale, sans rien tenter pour y pénétrer, elle rendit à la cause de l'Espagne le service le plus signalé. On a écrit bien des choses sur ce mouvement inattendu ; on a tenté d'expliquer l'inaction de ce chef, qui, parvenu sur les hauteurs de Santa-

Fè, n'ayant que deux ou trois mille hommes devant lui, se met en retraite avec tout son monde, et reprend la route de Guanajuato. On a dit que c'était défaut de courage; on a dit que c'était le désir d'épargner à la capitale les horreurs d'un assaut. Le caractère et les antécédents de Hidalgo se refusent à cette explication. Il avait donné trop de preuves de bravoure et d'humanité pour être arrêté par de tels obstacles. Il faut chercher à sa conduite un tout autre motif. Hidalgo n'avait point compté sur l'attitude prise par le vice-roi, sur le nombre de soldats qu'il avait su réunir, sur les batteries bien armées qu'il avait fait élever à la hâte. Les Indiens, démoralisés depuis le combat de Las Cruces, où ils avaient fait de si grandes pertes, où ils avaient montré une si complète ignorance des effets de l'artillerie, craignaient de se mesurer avec des troupes régulières. La plus grande confusion régnait dans leurs rangs; ils manquaient d'armes et de munitions. A toutes ces causes, qui devaient influencer sur Hidalgo, il faut ajouter une circonstance plus impérieuse encore. Des dépêches de Calleja, interceptées, apprenaient que ce général s'avancait à marches forcées sur la capitale. Cette manœuvre allait placer les insurgés entre deux feux. Hidalgo voulut prévenir l'Espagnol en se portant à sa rencontre. Ce mouvement fut exécuté dans un grand désordre. Après six jours de marche, les deux avant-gardes furent en présence. Les troupes de Calleja se composaient presque uniquement de régiments créoles; sa cavalerie était sous les ordres du comte de la Cadena. Cette armée avait sur celle d'Hidalgo la supériorité des armes et de la discipline; mais on était incertain de ses dispositions morales. Allait-elle consentir à combattre des hommes, des frères, dont les intérêts étaient les siens? Cette question fut décidée le 7 novembre 1810, dans les plaines d'Aculco. Des témoins de cette journée ont raconté que les soldats de Calleja montraient beaucoup d'indécision en

arrivant sur le champ de bataille, et on ne sait ce qu'elles eussent fait, si les insurgés, plus patients ou moins crainctifs, ne se fussent hâtés de commencer le feu. Cette espèce de provocation leur porta malheur. A partir de ce moment, les troupes de Calleja ne balancèrent plus, et se conduisirent avec une bravoure et un ensemble qui leur valurent la victoire la plus complète. Les insurgés perdirent dix mille hommes; Hidalgo et un grand nombre de fuyards prirent en toute hâte la route de Valladolid, tandis qu'Allende et sa division gagnaient Guanajuato, où ils ne purent se maintenir.

On a fait d'épouvantables récits des atrocités commises par les Espagnols dans cette malheureuse ville, et ces récits ne sont point une invention du parti vaincu. Il n'est que trop vrai qu'un grand nombre d'habitants, hommes, femmes, enfants, vieillards, traînés sur la place publique, après le combat, furent impitoyablement égorgés. A Dieu ne plaise que je veuille taire et encore moins excuser de semblables cruautés! mais, tout en les vouant à l'exécration, il faut ajouter, pour être juste, qu'elles étaient une affreuse représaille. Le jour même où Calleja entra dans Guanajuato, quelques heures avant son arrivée, la population de cette ville, furieuse de l'abandon d'Allende, avait massacré deux cent quarante-neuf Européens prisonniers, qu'Hidalgo avait, deux mois auparavant, laissés dans l'Alhondiga, en quittant Guanajuato. Tous ces crimes sont déplorables sans doute; mais il ne faut jamais oublier qu'au commencement d'une révolution, quelque légitime qu'elle soit, ceux qui attaquent le gouvernement établi, le font à leurs risques et périls, et doivent s'attendre à être traités comme traîtres, jusqu'au moment où la révolte triomphante devient un acte accompli. On ne peut pas reprocher au gouvernement espagnol d'avoir fait au Mexique ce que tout gouvernement doit faire dans l'intérêt de sa propre conservation; on peut le blâmer seulement d'avoir continué la guerre lorsque toute chance de

succès avait disparu, et d'avoir continué de sévir lorsque la répression était sans utilité.

Les recrues qu'Hidalgo fit à Valladolid lui permirent d'aller occuper Guadalajara, dont un de ses lieutenants s'était emparé le jour même de la bataille d'Aculco. C'est là que vint se réunir à lui l'avocat Rayon, dont il fit son secrétaire, et qui jouera plus tard un rôle très-actif et très-honorable dans la guerre de la révolution. Hidalgo fit une entrée triomphale à Guadalajara, comme s'il fût revenu vainqueur, et, bien que sous le poids d'une excommunication, il n'en fit pas moins chanter un Te Deum où il assista. On le vit essayer ensuite de réorganiser son armée fort en désordre. Il fit prendre à San Blas, arsenal des Espagnols, sur l'océan Pacifique, toute l'artillerie qui s'y trouvait; il fit même venir des canons de vingt-quatre, que les Indiens traînèrent à grand-peine à travers un pays montagneux, sans routes tracées. Malheureusement Hidalgo ne se borna point aux soins d'un général; ses vengeances révolutionnaires l'occupèrent ici. Nous avons déjà fait remarquer l'impitoyable caractère de ce prêtre, et la haine profonde qu'il portait aux Espagnols; ceux qui habitaient Guadalajara avaient été arrêtés par son ordre, et leur nombre était si considérable, que la prison ne pouvant suffire, il fallut les répartir dans plusieurs couvents. Il est bien probable qu'ils n'y furent pas gardés avec tout le soin possible, et que quelques-uns d'entre eux parvinrent à s'échapper. Hidalgo en fit un crime aux malheureux qui restaient sous les verrous, et, sur de vagues rumeurs d'une conspiration de prison, il se décida à les faire tous périr. Ceci ne fut point l'œuvre d'un moment d'effervescence. Une froide barbarie présida à cette exécution; aucun simulacre de procès n'avait lieu. On conduisait chaque nuit vingt ou trente prisonniers dans les lieux les plus sauvages des montagnes voisines. Là, on les assassinait sans bruit, sans l'emploi d'armes à feu, de crainte d'éveiller

les soupçons. Sept à huit cents personnes périrent de cette manière à Guadalajara. Hidalgo paraît avoir eu le projet d'ériger en système permanent ces meurtres abominables. On produisit lors de son procès une lettre dans laquelle il recommandait à un de ses lieutenants d'arrêter tous les Espagnols qu'il pourrait saisir, et, s'il s'apercevait qu'ils eussent quelques pensées séditieuses ou intentions coupables, de les ensevelir dans un éternel oubli, en mettant les conspirateurs à mort, secrètement, loin des lieux habités, et avec toutes les précautions convenables.

Ces mesures barbares eurent pour résultat d'exaspérer les populations espagnoles, de justifier leur système de représailles, d'organiser la terreur dans les deux partis, de discréditer la cause de la révolution, et d'empêcher les créoles respectables d'en adopter les principes et de se réunir aux insurgés.

Cependant Hidalgo, maître d'une nombreuse artillerie, s'imagina qu'elle lui suffirait pour repousser les forces de Calleja. Allende n'était point de cet avis, et croyait de plus qu'avec des bandes aussi indisciplinées, il devait éviter toute bataille régulière. On fortifia le pont de Calderon, à seize lieues de Guadalajara, et là, les Mexicains attendirent les royalistes. Le 16 janvier, les deux armées furent encore une fois en présence. Les tristes prévisions d'Allende ne tardèrent pas à se réaliser: après quelques succès partiels, les insurgés furent mis en déroute; mais comme ils mettaient déjà un peu plus d'ordre dans leurs manœuvres, ils perdirent beaucoup moins de monde qu'au combat d'Aculco. Hidalgo et Allende se retirèrent dans la direction des provinces intérieures, et Rayon se dépêcha de gagner Guadalajara pour prendre la caisse de l'armée qui contenait trois cent mille dollars, ce qu'il exécuta fort heureusement. Calleja, satisfait de sa victoire, ayant laissé passer quatre jours sans le poursuivre. Les autres chefs atteignirent Saltillo avec quatre mille hommes qui furent laissés

sous les ordres de Rayon, tandis que Hidalgo, Allende et Abasolo se mirent en marche avec une escorte pour gagner les frontières des États-Unis, où ils se proposaient d'acheter des armes et des munitions avec les dollars qu'ils avaient sauvés. Ils furent surpris sur la route par la trahison d'un de leurs anciens partisans, don Ignacio Elizondo, qui s'était d'abord ouvertement prononcé pour le parti de la révolution, et qui saisit l'occasion de rentrer en grâce auprès du gouvernement, en lui livrant les trois chefs de l'insurrection. Ils furent faits prisonniers, le 21 mars 1811, et conduits à Chihuahua. Là, mis en jugement, on fit durer leur procès plusieurs mois, dans l'espoir d'obtenir d'eux quelques révélations importantes sur les ramifications de l'insurrection. Ils trompèrent l'attente de leurs ennemis, et, condamnés à mort, ils allèrent au supplice avec courage (\*).

Telle fut la première période de la guerre de l'indépendance. Cette guerre prit ensuite un autre caractère, et se transforma en une espèce de chouannerie, dont tout le Mexique fut à peu près le théâtre. Je n'ai pas l'intention de suivre les bandes armées dans leur vie de combats, de meurtres et de brigandages. Je dois me borner à indiquer les noms des principaux chefs, et les limites de leurs opérations. Rayon prit le commandement des débris de l'armée d'Hidalgo, et se retira sur Zacatecas, n'ayant d'autorité que sur ses propres soldats. Le Baxio fut mis à contribution par les partis de Muniz et du padre Navarrete. Serrano et Osorno exploitaient les provinces de la Puebla et de la Vera Cruz; et la vallée de Mexico comptait un si grand nombre de guérillas, que toutes communi-

(\*) Il est aujourd'hui bien prouvé que Hidalgo et ses lieutenants ne firent aucune révélation, qu'ils ne compromirent en rien le succès de leur cause, et que les aveux, les témoignages de repentir et les amendes honorables que les journaux officiels mirent dans la bouche des condamnés n'étaient qu'un tissu de mensonges pour les avilir aux yeux du parti révolutionnaire.

tions entre la capitale et l'intérieur se trouvaient interrompues. Ajoutons que le *lasso* des insurgés allait saisir les sentinelles jusqu'aux portes de la ville. Toutefois les principales cités continuaient à reconnaître l'autorité du vice-roi; mais l'armée de Calleja ne recevait aucun renfort, et bien que chaque jour fût signalé par quelque rencontre, on ne faisait rien, en résultat, pour terminer cette grande lutte.

Rayon fut le premier à s'apercevoir qu'il n'y avait chance de succès que dans la réunion de tous les chefs indépendants; qu'une coalition était l'unique moyen de balancer les forces royales, et qu'il fallait encore régulariser l'insurrection par un gouvernement. Ce fut sous l'influence de cette pensée politique que l'on créa la première junte nationale, composée de cinq membres, nommés par les propriétaires et fermiers du district et les citoyens de la ville. Elle s'établit à Zitacuaro, dans cette partie de l'État de Valladolid où les insurgés comptaient un plus grand nombre de partisans que sur tout autre point du Mexique.

Le programme de cette junte semble être devenu la base de la fameuse déclaration d'Iguala, adoptée par Iturbide dix ans plus tard. La reconnaissance de Ferdinand VII comme souverain du Mexique, s'y trouve exprimée; toutefois, il ne faut pas se laisser abuser par ces paroles des premiers révolutionnaires. On est fondé à croire qu'elles manquaient de sincérité. Nous voyons, vers cette époque, Morelos blâmer ses collègues d'avoir reconnu le roi d'Espagne, et Rayon, se borner à défendre la mesure comme une nécessité du moment, comme un sacrifice aux préjugés populaires, qui n'engageait pas l'avenir.

La nouvelle de l'installation de cette junte fut accueillie avec enthousiasme par les partisans de l'insurrection, et même par un certain nombre de créoles, séduits par la modération de cette assemblée. Le manifeste qu'elle adressa au vice-roi, en mars 1812, est rédigé avec une mesure parfaite, et annonce

une certaine intelligence de la situation. Elle commence par une peinture vraie des malheurs du pays et des horreurs de la guerre civile; elle s'élève avec énergie contre l'usage barbare de fusiller les prisonniers; elle cherche ensuite à inquiéter Venegas sur les dispositions des troupes créoles qui, tôt ou tard, l'abandonneront pour se joindre à leurs compatriotes; elle établit l'inefficacité des mesures de rigueur adoptées contre les indépendants, par les progrès toujours croissants de la révolution, puis elle en vient à des propositions d'arrangement. Elle pose en principe l'égalité des droits entre l'Espagnol américain et l'Espagnol d'Europe; elle en tire la conséquence que le Mexique doit avoir ses cortès comme l'Espagne pendant la captivité du monarque; elle demande que les Européens se démettent de leurs emplois, et consentent à la réunion immédiate du congrès; elle promet que les anciens traitements continueront d'être payés, que les personnes et les propriétés seront respectées, que les Espagnols jouiront de tous les privilèges des indigènes; elle s'engage, enfin, à reconnaître Ferdinand roi du Mexique, à la condition d'y résider, et offre à la Péninsule de l'aider dans la lutte et de l'assister de ses trésors.

Ces propositions, qui méritaient au moins les honneurs de la discussion, furent traitées par Venegas avec un mépris impolitique; il les fit brûler publiquement par le bourreau sur la Plaza-Mayor; puérile vengeance qui n'empêcha pas les sympathies des populations créoles de se manifester bientôt après, excitées par les succès de Morelos, qu'il nous faut maintenant raconter. La vie militaire de ce prêtre est l'un des épisodes les plus intéressants de la révolution mexicaine.

Morelos avait reçu d'Hidalgo, en octobre 1810, la commission de capitaine général des *tierras calientes* qui bordent au sud-ouest le grand Océan. Il était parti de Valladolid avec ce titre pompeux, n'ayant pour toute escorte

que quelques serviteurs armés de six fusils et d'autant de vieilles lances. Le premier renfort qui lui arriva fut une bande d'esclaves noirs qui s'étaient échappés de Petatan, et de quelques autres villes voisines, empressés de conquérir leur liberté sur le champ de bataille. Puis il lui vint de la campagne bon nombre de jeunes Indiens, inhabiles aux armes, mais robustes et pleins d'ardeur. Lorsque sa troupe se fut élevée à un millier d'hommes, il voulut, débutant par une action d'éclat, surprendre le camp royaliste. C'était une entreprise téméraire, avec des soldats aussi nouveaux, aussi mal armés que les siens. La nuit et la fortune le servirent: son succès fut complet. L'ennemi prit la fuite, laissant entre ses mains huit cents fusils, cinq pièces de canon, beaucoup d'or et d'argent, et sept cents prisonniers. Ceux-ci furent traités avec la plus grande humanité; circonstance qui, malheureusement, ne se reproduisit pas, mais qui valut à Morelos plus de partisans que sa victoire. Depuis ce moment, la rapidité de ses succès fut merveilleuse. Des hommes de cœur et de talent lui arrivèrent de tous les points du Mexique, et parmi ceux-ci il faut citer Galeana, le curé Matamoros, et toute la famille Bravo, le père et les deux fils, dont un, don Nicolas, fut assez heureux pour assister au triomphe de sa cause, et occuper la première magistrature de son pays.

L'année 1811 se passa en petits combats, dont le détail ne pourrait intéresser que des Mexicains. Morelos y fut souvent vainqueur. L'insurrection s'étendait au loin et se montrait en même temps jusqu'aux portes de Mexico. L'avant-garde de Morelos, commandée par Bravo, s'avança jusqu'à San-Augustin de las Cuevas, qui n'est qu'à trois lieues. Ce fut alors que Calleja, quittant les provinces du Nord, vint défendre la capitale, et força les insurgés à se retirer dans la petite ville de Cuautla Amilpas, qu'ils fortifièrent à la hâte. Quelques jours auparavant, le général espagnol avait chassé la junte de Zitacuaro. Ni les

difficultés d'un terrain montueux et coupé, ni la fatigue de ses gens, qui venaient de loin à marches forcées, ne l'arrêtèrent. Zitacuaro fut emporté d'assaut le 2 janvier 1812, et traité avec une barbarie dont cette guerre civile n'avait point encore offert un si déplorable exemple : les maisons furent brûlées, les murailles rasées, les habitants décimés ; on n'épargna que les églises et les couvents. Ce fut à la suite de ce sanglant exploit que Calleja fit son entrée dans la capitale, où il inspira presque autant de crainte que l'ennemi. Il en sortit assez vite, à la grande satisfaction du vice-roi, pour aller attaquer Cuautla Amilpas. Mais ce n'était plus ici Zitacuaro ; là, se trouvait l'élite des insurgés ; là, de jeunes officiers patriotes s'étaient réunis et jetaient les fondements de leur renommée militaire. Les attaques de Calleja furent repoussées. Dans ce combat acharné, Galeana fit des prodiges de valeur, et sauva la vie à Morelos, qui s'exposait comme le dernier des soldats ; don Jose Maria Fernandez, depuis le général Victoria, s'y montra l'un des chefs les plus brillants et les plus braves de l'armée. Un assaut général, tenté par Calleja, fut repoussé avec une perte de cinq cents hommes. Galeana, qui commandait dans la place, voyant un colonel ennemi à quelque distance des siens, sortit seul et l'alla défier à un combat singulier. Ce duel, qui rappelle les habitudes chevaleresques du moyen âge, eut lieu en présence des deux armées. L'Espagnol fut tué, et le triomphe de Galeana doubla l'énergie des assiégés.

Découragé par des tentatives infructueuses, Calleja se résolut à faire un siège en règle. Sur sa demande, l'artillerie et les munitions lui arrivèrent de Mexico. Le général royaliste Llano vint augmenter ses forces, et quitta, pour se réunir à lui, le siège d'Izucar, défendu avec succès par Guerrero. Ce chef avait glorieusement commencé sa longue et périlleuse carrière ; il comptait déjà plus de cinquante blessures, reçues pour la cause

de l'indépendance. Il échappa comme par miracle dans cette ville d'Izucar. Il dormait, épuisé de fatigue, lorsqu'une petite bombe perça le toit, et, pénétrant dans la chambre qu'il occupait, alla rouler sous son lit où elle éclata. Tous ceux qui se trouvaient dans l'appartement furent blessés, excepté lui.

Le siège de Cuautla est célèbre dans l'histoire de la guerre de l'indépendance, par la belle défense des insurgés, à laquelle Calleja lui-même fut forcé de rendre justice. Morelos n'ignorait pas que cette défense ne pourrait sauver la place, mais il savait que tout le Mexique avait les yeux sur lui, et il voulait, en lui prouvant l'héroïque bravoure, la fermeté d'âme, et le dévouement sans bornes des patriotes qu'il commandait, se créer des admirateurs et de nouveaux partisans. Il voulait aussi prolonger le siège jusqu'au commencement de la saison pluvieuse, si malsaine dans la *tierra caliente* où Cuautla est située. Calleja, de son côté, sachant très-bien ce qu'il devait éprouver alors d'un climat meurtrier, se hâta d'en finir à tout prix. Il avait, malheureusement pour les Mexicains, un puissant allié dans la ville. Cuautla n'avait point été approvisionnée avant le siège, suivant les règles ordinaires de la guerre ; la famine y exerçait d'horribles ravages, et le manque d'eau s'y faisait sentir d'une manière non moins cruelle. Un chat s'y vendait six dollars, un lézard deux, un rat un dollar ; la garnison était réduite à une petite portion de maïs pour toute nourriture. On raconte qu'un bœuf, paissant sur le territoire entre les deux camps, devint la cause d'une affaire générale. Les assiégés s'en étant emparés, l'avant-garde espagnole voulut le leur reprendre, et successivement toutes les divisions entrèrent en ligne, et prirent part à un combat acharné. Je ne sais à qui resta le bœuf. Ce triste état de choses, qui s'aggravait chaque jour, dérangea tous les calculs de Morelos ; les maladies lui enlevaient un grand nombre d'hommes ; il se résolut, pour

sauver le reste, et pour ne pas compromettre la cause de l'indépendance, à sortir de Cuautla. Il l'abandonna pendant la nuit du 2 mai. Tel fut le silence gardé dans la retraite, que ses colonnes passèrent sous les batteries de l'ennemi sans que celui-ci se doutât de leur marche. Elles atteignirent Izucar, n'ayant perdu que dix-sept hommes, au nombre desquels se trouvait malheureusement le commandant de l'avant-garde, don Leonardo Bravo, qui tomba aux mains des royalistes, et que l'armée regretta comme le patriote le plus énergique de cette époque de dévouement.

Calleja n'osa pénétrer dans la ville que plusieurs heures après le départ de Morelos, tant il redoutait une embuscade. Là, il se montra ce qu'il avait toujours été, lâchement féroce. Les cruautés qu'il exerça sur les habitants de la ville abandonnée sont d'un sauvage. Dix ans plus tard, des officiers, témoins du siège, en parlaient encore avec horreur. Calleja s'empressa de rentrer dans la capitale, où il croyait à un brillant accueil. La réception qu'on lui fit prouva qu'on n'était dupe ni de ses fanfaronnades, ni de ses prétendus succès ; il était évident pour tout le monde qu'il avait fait des pertes immenses, qu'il n'avait obtenu que de stériles avantages, qu'il avait rendu la cause de l'Espagne odieuse par ses cruautés, et que l'insurrection restait dans toute sa force, avec des assassinats de plus à venger.

Elle se développa en peu de temps sur la plus grande échelle ; Morelos, dont la célébrité et l'influence allaient croissant, reprit l'offensive sur presque tous les points ; il battit l'armée de Fuentès, envoyée à sa poursuite ; il s'empara des villes de Chilapa, Tehuacan, Orizava, Oaxaca, Acapulco, Vera-Cruz et Puebla de los Angeles. Des guérillas, sous les ordres de Guadalupe Victoria, parcouraient le pays entre la Vera-Cruz et Xalapa, et occupaient toutes les fortes positions de cette partie du Mexique. Teran, avec sa division, inquiétait l'intendance de la Puebla ; Osorno portait l'épou-

vante jusqu'au voisinage de Mexico, tandis que Rayon, et quelques autres chefs, promenaient le drapeau de l'indépendance dans les intendances de Guanajuato, de Valladolid, de Zacatecas et de Guadalajara.

On signale cette période de la révolution comme un temps de pillages et d'assassinats. Les villes prises et reprises éprouvaient un double mouvement de réaction. Royalistes et patriotes avaient chacun leurs jours de représailles et de vengeances. Le commerce était nul, personne n'osait s'aventurer au milieu des bandes armées sans discipline et sans pitié. Les mines étaient désertes ; les ouvriers les avaient quittées, ou pour aller combattre, ou parce qu'ils n'étaient pas payés, et les eaux s'élevaient en toute liberté sur les flons métalliques. Les terres restaient en friche dans une partie du pays ; le blé devenait rare et cher ; les maladies, plus nombreuses, augmentaient de malignité dans les terres chaudes, et faisaient invasion sur les plateaux, où elles étaient ordinairement inconnues. C'était un triste spectacle que le Mexique en travail de son indépendance.

Alors, tous les pouvoirs civils et militaires se concentraient dans la personne du général en chef. C'était un lourd fardeau que Morelos se proposait depuis longtemps de déposer entre les mains d'un congrès national. Il voulait, dans sa candeur constitutionnelle, n'être que le délégué de cette assemblée souveraine. Cette abdication n'était pas d'un homme d'État. La dictature de Morelos faisait toute la force de son parti, et dans les circonstances difficiles où l'anarchie des opinions et le défaut d'ensemble plaçaient les insurgés de toutes les provinces, une réunion de démagogues, jaloux de toute autorité, infatués de théories philosophiques et de vieux préjugés, devait aggraver le mal au lieu de le détruire. Morelos n'aperçut que l'honneur de constituer un gouvernement populaire et régulier. Pour lui ménager un asile assuré, il s'em-

pressa de soumettre toutes les villes de l'intendance de Valladolid. Le siège d'Acapulco, commencé le 15 février 1813, l'arrêta jusqu'au 20 août, que le drapeau mexicain remplaça sur la forteresse de San Diego les couleurs de l'Espagne. Le général revint ensuite à Oaxaca, où toutes choses étaient préparées pour la réception du congrès, qui fut composé, dans l'origine, des membres de la junte de Zitacuaro et de députés élus par les provinces qu'occupaient les insurgés. Cette assemblée ouvrit sa première session le 13 septembre 1813, dans la ville de Chilpanzingo. Le plus remarquable de ses actes fut sans doute cette déclaration d'indépendance du Mexique, qu'elle publia le 13 novembre 1813. Qui peut dire l'effet de cette déclaration sur le pays, si la fortune eût continué de favoriser Morelos? Mais il cessa de vaincre avant que ce manifeste fût généralement connu. L'étoile du congrès suivit celle de son protecteur : toutes deux pâlirent ensemble. Heureux jusqu'alors de sa personne, le général des insurgés semblait avoir communiqué tout son bonheur à ses lieutenants. Les années 1812 et 1813 se font remarquer par les victoires de Bravo et de Matamoros à Palmar, et par la belle défense de la montagne de Coscomatepec. Dans la première de ces affaires, qui dura trois jours, le régiment espagnol de la Vera-Cruz fut anéanti, et le village où il s'était retranché, emporté de vive force. Morelos mit trois cents prisonniers royalistes à la disposition de Bravo, qui les offrit au vice-roi Venegas, en échange de don Leonardo son père, tombé aux mains de l'armée royale, et condamné à mort. Cet échange fut inhumainement refusé, et le jugement exécuté. Voici comme le jeune Bravo comprit les lois de la guerre qui autorisent les représailles. Il fit mettre, à la nouvelle de la mort de son père, tous ses prisonniers en liberté. Je veux, dit-il, les éloigner de ma vue, et les placer à l'abri de mon pouvoir; je craindrais, dans les premiers moments de ma douleur et de

mon indignation, de n'avoir pas assez de force d'âme pour résister aux tentations de la vengeance. On se rappellera ces belles paroles longtemps après que les victoires de Bravo seront oubliées.

La seconde bataille de Palmar (18 octobre 1813) est un des plus brillants faits d'armes de la guerre de l'indépendance.

Ce fut dans cette journée que le régiment des Asturies, entièrement composé d'Européens, fut taillé en pièces par Matamoros, après huit heures de combat. Ce régiment était un de ceux qui avaient pris part à la bataille de Baylen. Il arrivait d'Espagne avec les titres ridicules d'invincible, de vainqueur des vainqueurs d'Austerlitz. Sa défaite fut regardée par les Espagnols comme une grande calamité; elle détruisait le prestige qui environnait les soldats de la mère patrie. Toutefois, les insurgés tirèrent peu d'avantage de leur victoire; ce fut pour eux le dernier sourire de la fortune; le temps des mauvais jours était arrivé. La division de Matamoros s'empressa de rejoindre Morelos à Oaxaca, qui se préparait à une expédition contre la province de Valladolid. Il la voulait tout entière en sa possession, pour se mettre en rapport avec les insurgés de l'intérieur, et il avait besoin de toutes les forces de ceux-ci pour frapper un coup décisif contre la capitale.

Avec sept mille hommes, et un train d'artillerie assez considérable, il arriva devant Valladolid, le 23 décembre, après une marche de cent lieues dans un pays qu'il n'avait point encore parcouru. Il se vit en présence de forces considérables, sous les ordres de Llano et d'Iturbide, alors colonel, et bien préparées à le recevoir. Lui, trop confiant par les succès qui l'avaient accompagné jusqu'alors, au lieu de donner à ses troupes fatiguées un repos nécessaire, s'avança sur-le-champ vers la ville, et fut repoussé avec perte par les royalistes. C'est dans cette affaire que deux corps d'insurgés tirèrent l'un sur l'autre, par une fatale erreur dont Iturbide ne manqua pas de

profiter, et qui lui valut la victoire.

Morelos qui venait de perdre ses meilleurs régiments et toute son artillerie, se retira à Puruaran, où il fut encore battu par Iturbide, qui n'avait cessé de le poursuivre. Cette fois, le succès fut complet; l'un des chefs les plus distingués des insurgés, Matamoros, tomba au pouvoir des royalistes. Morelos mit tout en œuvre pour sauver la vie de son lieutenant; il offrit pour un seul homme quelques centaines de soldats et d'officiers de ce régiment des Asturies pris à Palmar et enfermés à Acapulco. Calleja, qui remplaçait alors Venegas comme vice-roi, ne voulut entendre à aucune proposition; Matamoros fut fusillé, et, par voie de représailles, tous les officiers qu'on offrait de rendre pour lui le furent également.

C'est ici que commence cette série de revers qui ne finissent qu'avec la vie de Morelos. Dans cette période de décadence, nous ne le voyons ni moins courageux ni moins actif; il lutte d'énergie avec la mauvaise fortune; il oppose tous les efforts humains au flot de l'adversité, mais c'est en vain. Il est vaincu dans tous les combats qu'il est forcé de livrer; la ville d'Oaxaca retombe aux mains des royalistes; don Miguel Bravo est pris, et meurt sur l'échafaud de la Puebla. Galeana, plus heureux, périt sur le champ de bataille. Le congrès de Chilpanzingo est chassé de la ville, et forcé de se réfugier dans le bois de Apatzingan, où il continue ses travaux, et sanctionne, le 22 octobre, le premier acte constitutionnel. Ici, cette assemblée fut sur le point de tomber aux mains d'Iturbide, qui, par une marche hardie à travers les montagnes du Mechoacan, surprit les députés, au moment où ils le croyaient bien loin d'eux. Ce fut pour les mettre à l'abri d'un pareil coup de main que Morelos entreprit, avec cinq cents hommes seulement, son expédition à Tehuacan, dans la province de la Puebla, où il voulait installer le congrès. Teran avait réuni dans cette province des forces considérables; Guerrero s'y trouvait également. Morelos avait écrit

à ces deux chefs de venir à sa rencontre. Malheureusement ses courriers furent interceptés, et la fâcheuse position du général resta ignorée de ses lieutenants. Elle l'était aussi des Espagnols, qui, lui supposant une tout autre armée, le laissèrent pénétrer jusqu'à Tescmalaca. Il leur aurait probablement échappé, s'il n'eût été trahi par les Indiens, qui, le voyant si mal accompagné, allèrent prévenir le chef royaliste, don Manuel Concha. Morelos était loin de se douter de cette perfidie; il se croyait même à l'abri de tout danger, et hors des lignes espagnoles, lorsque, le 5 novembre 1815, il se vit soudainement attaqué par deux divisions ennemies beaucoup plus fortes que lui. Dans ce péril, l'homme de cœur ne faillit pas. Il ordonna à Nicolas Bravo de continuer sa marche avec la plus grande partie du détachement, et de veiller à la sûreté du congrès qu'il escortait, tandis qu'à la tête de quelques hommes, il s'efforçait d'arrêter l'ennemi. « Ma vie, dit-il, est de peu d'importance; je la perdrai sans regret, pourvu que le congrès soit sauvé. Ma carrière est finie, du moment où j'ai vu un gouvernement indépendant établi. »

Les ordres du général furent exécutés. Lui, à la tête de cinquante hommes, dont quelques-uns l'abandonnèrent dans la chaleur de l'action, parvint cependant à gagner du temps. Les royalistes n'osèrent l'approcher tant qu'il resta un homme à ses côtés. Lorsqu'ils le virent seul sur le champ de bataille, ils se jetèrent sur lui et le firent prisonnier. Dans cette lutte acharnée, il avait tout fait pour trouver la mort. Il la cherchait avidement, comme un homme dégoûté de la vie par ses derniers revers, comme un patriote jaloux de finir par un grand acte de dévouement, par une action d'éclat digne de la première période de sa glorieuse vie militaire.

Morelos fut traité avec une brutalité sans exemple par les soldats entre les mains desquels il était tombé. Ils le dépouillèrent, et le conduisirent chargé de chaînes à Tescmalaca, où Concha se

fit honneur en le recevant avec tout le respect dû à un ennemi tombé, en lui prodiguant les soins et les égards que l'on doit au malheur. Morelos fut dirigé sans délai sur Mexico. Toute la population vint à sa rencontre jusqu'à San Augustin de las Cuevas; il eut à subir l'avidité curieuse d'une foule insolente, et les insultes que les populations de tous les pays prodiguent aux ennemis vaincus. Mais de tels outrages trouvèrent Morelos insensible. Ici, comme dans la prison, son sang-froid ne l'abandonna pas un seul instant; l'idée de subir la dégradation des ordres sacrés était la seule chose qui l'affectait. Cette humiliante cérémonie le fut doublement pour lui, par la publicité et l'appareil qu'on lui donna. Son procès fut conduit par cet Oidor Batailler, le plus barbare de tous les membres de l'audience, celui qui soutenait insolument la supériorité des Espagnols sur les créoles. L'instruction se termina rapidement par une sentence de mort. Le 22 décembre 1815, Concha fut chargé d'extraire le condamné des prisons de l'inquisition, et de le conduire à l'hôpital de San Christoval, derrière lequel l'exécution devait avoir lieu. Morelos, en arrivant, dina avec cet officier; il l'embrassa tendrement, en le remerciant des égards qu'il lui avait témoignés; puis il se confessa, et se rendit ensuite d'un pas ferme sur la place où il devait être fusillé. La courte prière qu'il prononça avant son supplice, mérite d'être rapportée pour sa noble simplicité: « Seigneur, dit le général, si j'ai bien fait, tu le sais, et tu m'en récompenseras; si j'ai mal fait, je recommande mon âme à ta miséricorde infinie. » Après cet appel au juge suprême, il se banda les yeux, commanda le feu, et reçut la mort avec ce visage calme et impassible qu'on avait admiré tant de fois sur les champs de bataille.

Avec la vie de Morelos se termina la plus brillante période de la révolution. Lui seul possédait assez d'influence pour dominer les prétentions des chefs secondaires, pour réunir leurs efforts dans un but commun,

pour les faire concourir à un même plan, pour concilier enfin leurs intérêts divers et leurs ambitions rivales. Par sa mort, le lien qui rattachait les fractions éparses du grand parti de l'indépendance fut brisé; l'unité d'action disparut, et tout retomba dans une grande confusion: chaque province s'isolant, se prétendit des droits séparés, et bientôt, par l'absence de toute combinaison, la cause des insurgés, bien que défendue sur certains points par d'incontestables talents militaires, tomba graduellement dans un état désespéré.

Six semaines s'étaient écoulées entre la prise de Morelos et sa condamnation, et pendant ce temps le congrès, escorté par Bravo, avait gagné Tehuacan et recommencé ses travaux. Son premier acte fut d'adresser au vice-roi une note tout à la fois suppliante et menaçante en faveur du malheureux général prisonnier. C'était l'œuvre de la reconnaissance, mais de la reconnaissance impuissante. Qu'étaient les membres du congrès aux yeux du vice-roi? une troupe de traîtres et de factieux mise en quelque sorte hors la loi, et dont le procès était fait d'avance. C'était, pour Calleja, comme si des bandits l'eussent prié d'épargner un des leurs déjà condamné. Cette note ne reste pas moins comme un monument de patriotisme. Le congrès s'y plaint avec noblesse que le gouvernement espagnol ait cherché à donner aux nations civilisées une idée désavantageuse de la révolution. Il descend ensuite au rôle de suppliant; il conjure Calleja d'épargner les jours du généralissime, qui épargna souvent ceux de ses ennemis après la victoire; il prie au nom de l'humanité, au nom de la modération, la meilleure politique à suivre dans les révolutions; puis il dit au vice-roi: « Si vous vous montrez cruel, qu'aurez-vous à espérer de nous pour les vôtres, quand les chances de la guerre les feront nos prisonniers? Songez que soixante mille Espagnols répondent de la tête de Morelos, cher à tous les Américains, et dont le sort intéresse jusqu'à ceux

qui ne sont que simples spectateurs de nos combats. »

Le congrès, qui appréciait assez mal sa position vis-à-vis du gouvernement espagnol, ne la comprenait pas mieux vis-à-vis de son propre parti. Créée par le généralissime comme un puissant instrument de révolution, comme l'expression de la souveraineté populaire, cette assemblée se fit illusion sur son origine et sur sa puissance réelle; elle ne pouvait avoir, à son début, d'influence active sur la nation. Cette influence était tout entière aux mains des chefs militaires, qui n'avaient, pour les représentants, que fort peu de considération, et voici pourquoi: dans l'acte constitutionnel, les membres du congrès ne s'étaient point oubliés; ils avaient assigné à chaque député un salaire annuel de huit mille dollars. D'après cette disposition, il importait beaucoup aux députés d'avoir la haute main sur les fonds publics, et d'en confier la garde aux intendants à leur nomination. Celui de Tehuacan, un certain Martinez, comptable rigide, exact, sévère, était assez mal avec le général Teran, qui prétendait qu'ayant rempli le trésor de ce qu'il avait pris à l'ennemi ou des contributions par lui recueillies, il avait le droit d'y puiser sans contrôle. De cette prétention, repoussée par Martinez, le congrès se fit juge, et donna gain de cause à l'intendant. Une telle décision, juste peut-être, mais rien moins que politique, réduisait le général à la fâcheuse alternative ou de n'être que le subordonné d'un corps qui lui devait la vie, ou de décliner publiquement son autorité. Teran, ne consultant que son intérêt personnel, prit ce dernier parti. Fut-il ensuite question de sa destitution? La division se mit-elle entre les membres du congrès? Se prirent-ils à disputer sur des matières frivoles, comme il arrive souvent dans les assemblées délibérantes aux jours de la mauvaise fortune? Je ne sais; mais un coup d'État vint les frapper soudainement: Teran prononça la dissolution du congrès le 15 décembre 1815. Il n'est aucun acte dans la ré-

volution mexicaine plus sévèrement blâmé que celui-ci; il n'en est aucun qui ait été moins bien jugé. On ne peut nier qu'en adoptant cette mesure extrême, on ne privait les insurgés d'un point de réunion qui pouvait devenir fort utile par la suite; mais ce qu'on n'a jamais établi, c'est qu'il fût possible au général d'agir autrement. On ne doit pas oublier qu'il fallait entretenir et payer ce fantôme de représentation nationale, et que le district occupé par Teran n'était ni assez étendu ni assez riche pour supporter ce lourd fardeau patriotique. Les autres chefs ne montraient aucune disposition à lui venir en aide; nul d'entre eux ne fit offre d'un dollar; et, s'ils refusèrent de reconnaître le gouvernement qui avait remplacé le congrès, par ce motif que Teran n'avait pas le droit de l'instituer, ils repoussèrent aussi de leur camp les anciens députés qui cherchaient à s'y établir. Pas un des généraux ne voulut à cette heure prendre la charge d'une assemblée constituante mexicaine.

La dissolution du congrès, dans les circonstances critiques où se trouvait l'insurrection, eut de fâcheux effets. Des revers l'avaient précédée: elle généralisa le désordre; et, à partir de ce moment, tout fut confusion parmi les chefs indépendants, qui, opérant chacun pour leur compte, se firent successivement écraser par l'ennemi commun, bien supérieur en forces. Des troupes fraîches, arrivées de la Péninsule, permirent au vice-roi de prendre partout l'offensive, d'établir une chaîne régulière de communications au travers du pays, et de faire reconnaître l'autorité royale sur les points les plus éloignés.

Je n'ai point l'intention de m'engager ici dans un labyrinthe de détails sans intérêt, dans une suite de petits combats sans gloire; c'est une période d'anarchie, de vols, de meurtres, de brigandages. On voit surgir alors, des derniers rangs de la société, une foule d'ambitieux du pouvoir comme moyen de fortune, qui, sous les noms de colonels, de brigadiers, et à la tête de

bandes sans discipline décorées du nom de patriotes, se rendent redoutables à tous les partis par leur audace et leur cruauté. Les hommes honorables parmi les chefs révolutionnaires cessèrent d'être respectés; leur fermeté dans le commandement passa pour du despotisme, ils se virent accusés de trahison et débordés par toutes les mauvaises passions. Ils ne tardèrent pas à se convaincre qu'il n'était plus en leur pouvoir d'arrêter le désordre et de surmonter cette crise d'anarchie. Ce fut alors que la politique adroite et prudente du vice-roi Apodaca, successeur de Calleja, leur offrit une amnistie pleine et entière. Confians dans de royales promesses qui furent loyalement tenues, la plupart d'entre eux se résignèrent au repos; et, dans les premiers jours de l'année 1817, on ne comptait qu'un petit nombre d'hommes armés sous les drapeaux de l'insurrection.

A leur tête n'étaient plus les principaux lieutenants de Morelos. Nous dirons en peu de mots comment ils succombèrent.

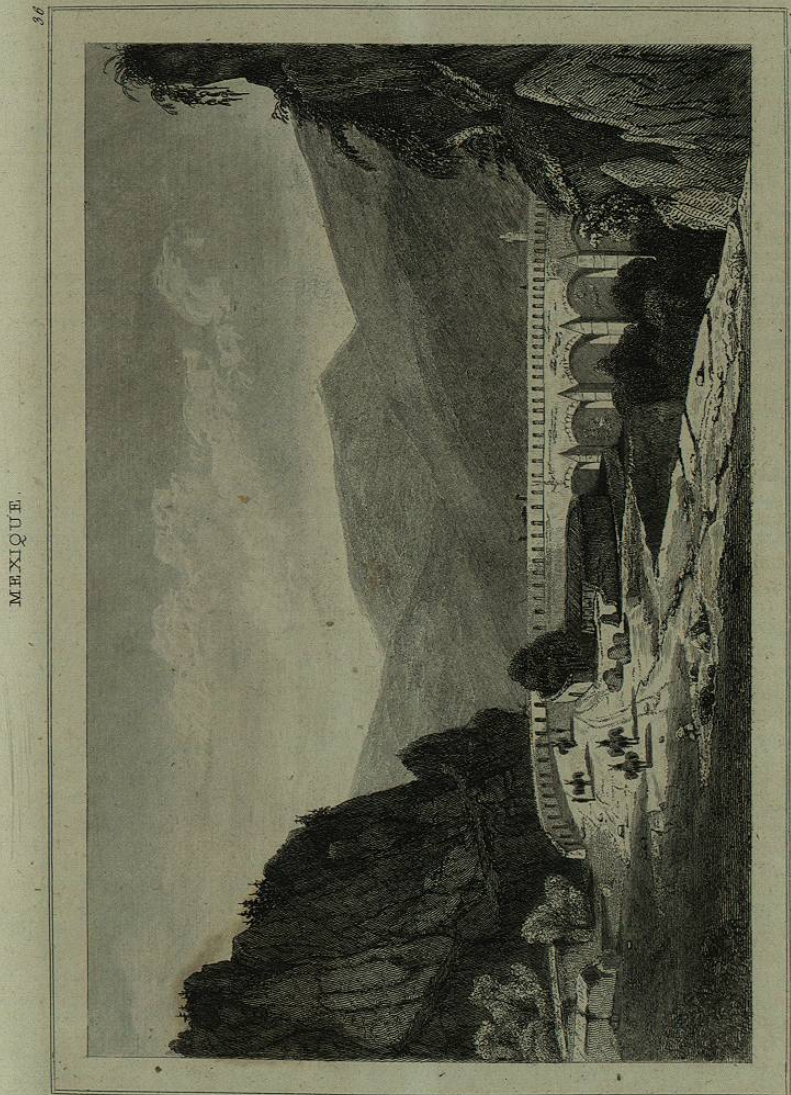
Teran, que nous avons laissé vainqueur du congrès, se soutint quelque temps contre l'armée royale, en se retranchant avec soin sur tous les points susceptibles de défense. Mais il manquait d'armes, et pour s'en procurer il tenta une expédition sur la côte. Il fut surpris par la saison pluvieuse dans le pays de Tustepec, et ne trouva d'autre moyen pour en sortir que de faire en dix jours, à l'aide de la population indienne, une route militaire de sept lieues à travers un marais impraticable; ouvrage que les hommes de l'art vantent comme un fort beau travail. Cette route le conduisit à Amistan, d'où il alla combattre à Playa-Vicente une division royaliste, qu'il défit complètement. Moins heureux quelque temps après, il battit en retraite devant un corps de quatre mille hommes, et se renferma dans la position fortifiée du Cerro Colorado; il la défendit vaillamment jusqu'an 21 janvier 1817, qu'il obtint la plus honorable capitulation. C'était chose

nouvelle que cette manière de traiter avec les insurgés; elle attestait un grand progrès dans l'opinion en faveur de l'indépendance, ou tout au moins un retour aux usages des peuples civilisés. Teran vécut paisible à la Puebla jusqu'à la seconde révolution, sous la surveillance des autorités royales.

Son collègue Rayon, l'un des premiers insurgés, et qui, pendant la prospérité de Morelos, exerçait un commandement à peu près indépendant dans la partie montagneuse de la province de Valladolid, était connu par de beaux faits d'armes. Sa défense des retranchements du Cerro de Coporo, dont les deux divisions royalistes de Llano et d'Iturbide ne purent s'emparer, malgré la supériorité de leurs forces et de leur artillerie, attira sur lui les yeux des amis et des ennemis de l'indépendance. Malheureusement, le gouvernement espagnol mit un grand prix à ce point fortifié; il fit ravager les campagnes environnantes pour affamer la garnison, et la cerant de toutes parts, il finit par l'obliger à se rendre. Rayon n'était point dans cette forteresse quand elle capitula. Cette perte devait entraîner la sienne. On le vit errer à l'aventure, vivement poursuivi par le général Armijo, et, complètement abandonné par les siens, forcé d'accepter les conditions qui lui furent offertes. Il vivait retiré dans la capitale, lorsque la révolution de 1821 l'éleva au grade de général, et lui donna un commandement important dans l'intérieur.

La destinée de Bravo fut de tout point semblable à celle de ses compagnons d'armes. Comme eux, accablé par le nombre, il se vit contraint de chercher un refuge dans l'amnistie. Nous le verrons, au temps d'Iturbide, reparaitre sur la scène politique, et prendre une part active à l'élévation et au renversement de l'ex-empereur, puis jouer un rôle important dans la république qui lui succéda.

Mais aucun chef d'insurgés ne fut poursuivi avec plus d'acharnement par le gouvernement royal que Guadalupe



MEXIQUE.

Goussier del.  
Cerros del Ray.